

LES
MORISQUES
ET LEUR TEMPS



Éditions du CNRS

Mikel de EPALZA
(Université d'Alicante)

**LES MORISQUES,
vus à partir des Communautés
Mudéjares précédentes**

Le but de cette communication est d'ordre général et méthodologique. Il concerne en principe tout l'ensemble des études sur les morisques ou derniers musulmans d'Espagne (XVI^e-XVII^e siècles). Je vais distribuer mon exposé en deux parties, une plus générale, et une autre sur quelques problèmes particuliers :

- I. Situer les morisques comme des musulmans qui vivent dans un univers islamique et qui sont insérés dans une société chrétienne qui les rejette comme tels.
- II. Quatre conséquences méthodologiques qui en découlent dans l'étude des morisques, à propos de leur insertion politique et sociale dans le monde islamique et dans le monde chrétien, leur conscience de communauté opprimée, leur organisation juridique en *aljamas*, l'utilisation des sources chrétiennes et de modèles structuraux islamologiques, la non-rupture qu'il faut faire entre moriscos et musulmans précédents et contemporains à Al-Andalus et au Maghreb.

Mais tous ces raisonnements généraux ne forment qu'un seul thème, qu'une seule thèse que je voudrais défendre auprès de vous : considérer les moriscos prioritairement comme ce qu'ils sont et veulent être, des musulmans, ce que précisément la société espagnole du XVI^e siècle leur refusera jusqu'au dernier moment, jusqu'à l'expulsion : *être musulmans*. Il s'agit donc d'une certaine revendication islamologique dans l'étude des morisques, face à la dominante hispanique qui a présidé jusqu'à présent les très nombreuses études sur ces « musulmans d'Espagne ».

I. *Situer l'étude des morisques.*

Se situer face à un sujet historique n'est pas un problème secondaire, c'est fondamental. Le point de vue du chercheur conditionne toute la recherche, modifie l'ordre des éléments étudiés, impose le choix et l'interprétation des sources. Ceci est particulièrement important quand nous avons à faire à un objet de recherche, les moriscos, où deux civilisations, deux modes de vie, et deux visions du monde s'affrontent. Or, les Européens et spécialement les Espagnols et hispanisants, nous sommes intellec-

tuellement les héritiers plus ou moins inconscients d'une des deux visions du monde du XVI^e siècle. Un effort critique particulier nous est exigé pour ne pas reproduire au XX^e siècle les incompréhensions dont furent objet les morisques de la part des chrétiens d'Espagne au XVI^e. Or, cet effort doit être, à mon avis, islamologique, savoir comprendre le point de vue musulman des affaires morisques, si nous voulons comprendre dans ses dimensions réelles et dans toute sa complexité l'objet ou le sujet historique de notre étude.

Voici pourquoi je vais m'apesantir un peu sur ce point : comment situer la réalité complexe des études sur les morisques. Et je vais le faire par rapport à certaines études et recherches de ces dernières années, et par rapport aux lignes de recherche de certains éminents collègues, ici présents. Et vous permettrez que j'adopte parfois le ton de la première personne du singulier, car la découverte de cette méthode — à mon avis la plus juste — pour l'étude des morisques, est le fruit d'un cheminement lent et d'une confrontation de plusieurs années d'études avec des collègues et des chercheurs.

Je dois donc dire avant tout que c'est aujourd'hui la première fois que j'étudie les moriscos en Espagne. Malgré mon appartenance au groupe des « moriscologues », depuis plus d'une décennie, je n'ai jamais étudié les « moriscos » dans la société espagnole du XVI^e et XVII^e siècles. Toutes mes publications historiques tournent autour des musulmans, soit à Al-Andalus ou au Maghreb, et autour des morisques après leur expulsion, lorsqu'ils s'insèrent comme musulmans dans une société elle aussi musulmane. Donc, l'aspect musulman de mon point de vue s'explique aisément.

Or, en 1972, je devais constater pour la première fois, grâce au magnifique colloque organisé à Oviédo par le professeur Galmés de Fuentes, que le point de vue islamique ou islamologique des études sur les morisques n'était guère dominant dans ces recherches. Malgré la présence d'arabisants connus et malgré la connaissance que tous les congressistes avaient de la culture et de la civilisation arabo-islamiques, l'aspect hispanique dominait dans les études sur les morisques. On les considérait comme des « mauvais chrétiens », des « Espagnols différents », des « marginaux sociaux » (de la société hispanique, évidemment), des « écrivains étranges » en langue espagnole, à vrai dire des étrangers à la culture hispanique, dont on étudie avec curiosité le degré d'insertion dans la société espagnole de leur temps.

Face à ce point de vue hispanique dominant, j'avais réagi dans un premier mouvement en demandant modestement que les morisques soient appelés ou du moins considérés dorénavant comme les « derniers musulmans d'Espagne », ou d'Al-Andalus,

si vous préférez. Neuf ans plus tard, je maintiens avec encore plus de conviction qu'il faut les considérer surtout comme des musulmans, car c'est l'essentiel de leur identification aux XVI^e-XVII^e siècles, pour eux-mêmes et pour la société chrétienne qui les entoure. Mais je retire la qualification de « derniers ». Ils sont bien les héritiers des musulmans d'Al-Andalus, mais ils ne sont guère conscients d'en être les derniers. Ce concept est une réalité à posteriori, fruit de leur expulsion. Et, en fait, les musulmans d'aujourd'hui se sentent, sous certains aspects, les héritiers d'Al-Andalus et de sa civilisation arabo-islamique.

Je dis bien « musulmans d'Espagne ou d'Al-Andalus », car pour eux il s'agit d'un tout. Les morisques, tout comme leurs ancêtres d'Al-Andalus se sentaient les vrais propriétaires et habitants légitimes de la Péninsule, de l'« Hispania islamizada » qu'il faudrait dire, au lieu de l'« España musulmana », qui est une expression anachronique et partielle. Ils ne sont pas seulement les héritiers des conquérants politiques islamiques venus d'ailleurs — ce que leur reconnaissent aussi les chrétiens, et le leur reprochent, d'ailleurs —. Ils se sentent les héritiers des habitants pré-islamiques de la Péninsule, des hispaniques, par la conversion de la plupart d'entre eux à l'Islam et par la perte des droits politiques de domination des chrétiens résiduels (des *aljamas* mozarabes ou des enclaves autonomes du Nord, au haut Moyen Age). Ils ne reconnaissent pas ce droit non plus aux chrétiens venus d'ailleurs, les « cruzados » ou « reconquistadores » du Bas Moyen Age. Les vrais hispaniques, les authentiques habitants de la Péninsule, les descendants islamisés et héritiers politiques de l'Hispania pré-islamique ce sont eux et non pas les chrétiens. Voici un aspect parfois bien négligé de l'identité des morisques, non comprise et absolument rejetée par les Espagnols, qui se veulent aussi les légitimes héritiers de la Péninsule pré-islamique, face à ce qu'ils considèrent des envahisseurs, des envahisseurs musulmans venus d'Orient et considérés comme usurpateurs de l'héritage politique hispanique. Toute la justification chrétienne de la « Reconquista » est là. Il faut tenir compte des deux revendications pour comprendre leurs effets dans l'histoire des morisques.

Les morisques sont donc avant tout des musulmans, et c'est comme tels qu'il faut les étudier, à mon avis, avec une vision dominante d'islamologue et non pas en donnant priorité au point de vue chrétien des hispanisants. Ce ne sont pas des « mauvais chrétiens » ou des « Espagnols différents ». Ce sont des musulmans, anti-chrétiens et anti-espagnols, évidemment selon la notion du Christianisme et de l'Espagne du XVI^e siècle. Ils sont anti-chrétiens non pas absolument, mais par rapport à un Christianisme politiquement dominant et socialement irrespectueux de leurs droits à la différence, droits que l'Islam avait toujours re-

connu aux minorités chrétiennes, comme nous le verrons en parlant des *aljamas*. Ils sont anti-espagnols parce que solidaires politiquement d'un monde musulman différent, solidaires d'une société islamique qui n'est pas la société européanisée des Espagnols de l'époque, qui sont braqués sur l'unité religieuse de l'Espagne. En effet, il faut tenir compte de l'Espagne de l'époque, de ce qu'elle était, non celle qu'elle aurait pu être, idéologiquement pluraliste, comme certains la conçoivent actuellement, au XX^e siècle.

Cette nécessité d'étudier les morisques avant tout comme des musulmans devint encore plus évidente lorsque le professeur Louis Cardaillac fit paraître sa thèse. Son apport fondamental, à mon avis, consiste à prouver que le problème des morisques est un problème d'opposition idéologique des morisques musulmans à l'Espagne du XVI^e siècle. Il montre bien l'aspect musulman des morisques, même s'il doit le faire en grande partie à partir d'une documentation chrétienne. L'apport de Cardaillac signifie, à mes yeux, un point de non-retour dans les études sur les morisques. C'est la voix des musulmans qu'il a su faire entendre. Même si nous n'avons pas tous entièrement assimilé ce tournant que suppose la thèse de Cardaillac, dans toutes ses conséquences, je vois ici l'essentiel de l'avenir des études sur les morisques. Dorénavant, il faudra bien tenir compte qu'ils sont avant tout des musulmans, avec leur vision du monde foncièrement islamique et leurs solidarités de tout ordre avec le monde islamique médiéval, avec le monde islamique de leur temps et même avec le monde islamique moderne d'aujourd'hui.

Mais c'est aussi en suivant les travaux du groupe de Cardaillac sur les Morisques et l'Inquisition qu'on peut se rendre compte des difficultés de se situer dans ce point de vue islamique, à mon avis fondamental, lorsqu'on étudie les morisques à partir d'une documentation chrétienne et d'une problématique sociologique espagnole. Les concepts chrétiens anti-islamiques du XVI^e siècle surgissent trop souvent dans nos discussions d'historiens d'aujourd'hui, qui devraient utiliser un vocabulaire religieusement plus neutre. Les anachronismes historiques risquent aussi de fuser, si on ne tient pas compte du point de vue musulman de l'objet de nos études. Du moins la présence dans cette équipe de représentants scientifiques de l'Islam (Abdel Hakim El Gafsi, Leyla Sabbagh, ...) permet d'écouter la voix des morisques, « objets » souvent plus que « sujets » de nos études. Et j'appuie bien volontiers l'appel récent du professeur Temimi pour que les chercheurs arabes et musulmans soient de plus en plus nombreux et coordonnés dans les recherches sur les morisques. Nous y gagnerons tous, car il s'agit — je le répète — d'un aspect essentiel du problème morisque, où des chercheurs arabes

et islamologues ont des connaissances qui font souvent défaut aux chercheurs hispanisants.

Car les arabes et les musulmans d'aujourd'hui sont bien les héritiers idéologiques et sociologiques des morisques. Ce sont eux qui sont les plus proches aux morisques, dans leurs éléments essentiels. J'espère bien le montrer dans le livre que je suis en train d'achever sur *Los Moriscos y sus herederos arabes después de la expulsión (siglos XVII-XX)*. Il s'agit bien d'héritiers, et non seulement des descendants des morisques, que j'avais étudiés dans mes publications précédentes.

Finalement — et avec ça, je rejoins le titre de cette communication — c'est le Symposium sur les Morisques à Alicante, l'année dernière, qui m'a convaincu entièrement qu'on ne pouvait pas étudier les morisques sans se référer à fond aux musulmans précédents, ceux que nous appelons « mudéjares » ou musulmans sous le pouvoir politique chrétien, ou aux « andalusiés » des Etats islamiques d'Al-Andalus.

En effet, l'organisation de ce Symposium à Alicante répondait à une demande locale spécifique. Le « moro » vaincu ou le « morisco » sont des personnages assez populaires dans la conscience historique du Pays Valencien. Tout comme les Andalous, les Valenciens revendiquent un certain héritage matériel des musulmans de la région — ce qui est évident pour le territoire qu'ils occupent, mais qui l'est beaucoup moins pour l'agriculture et d'autres restes matériels —, et même un certain héritage de coutumes et de traits raciaux — ce qui me semble une vue de l'esprit plus que des réalités prouvables —. Il y aurait aussi dans ces sentiments pro-morisques une revendication d'héritage légitime, face à l'expoliation dont les morisques furent l'objet, ou de nostalgie d'un absent, dont on évoque le souvenir en l'embellissant. C'est souvent aussi une récupération ethnique, comme dans le cas des fêtes des « Moros y Cristianos ». Sujet à étudier de plus près. En fait, l'organisation du Symposium voulait donc répondre, à un niveau scientifique et académique, à un certain intérêt populaire. On demandait aux participants d'Alicante ou venus d'ailleurs, de présenter le matériel historiographique disponible sur les morisques de la région et d'envisager les méthodes de leur étude. A la fin du Symposium, une série de recommandations demandaient un recueil bibliographique sur ce sujet.

Or, en réunissant, tout au long de cette année écoulée depuis le Symposium, ce recueil bibliographique, j'ai observé qu'on pouvait difficilement isoler les morisques de leurs prédécesseurs musulmans de la région, depuis le VIII^e siècle. C'est ainsi que ce petit livre bibliographique aura pour titre : *Moros y Moriscos en Alicante y Levante de Al-Andalus*, avec quelque 1.500 titres

qui concernent directement l'histoire arabe du *Sharq Al-Andalus*. On ne pouvait évidemment pas y inclure toute la bibliographie générale, islamologique ou sur Al-Andalus, dont il faut tenir compte pour faire une histoire qui ne soit pas localiste, des Arabes de la région. Mais vouloir étudier les morisques levantins coupés de leurs prédécesseurs musulmans du pays serait fausser leur authentique réalité historique.

C'est donc à partir de ces confrontations scientifiques que la thèse de cette communication est née : il faut étudier les morisques à partir de leur réalité islamique, c'est-à-dire à partir de la situation socio-religieuse des *aljamás* mudéjares des XII^e-XVI^e siècles, étape intermédiaire entre la situation normale des musulmans dans un Etat islamique et la situation d'extrême oppression et de dépersonnalisation islamique des morisques.

Les conséquences méthodologiques de cette façon islamologique de situer l'étude des morisques sont multiples. J'en choisis quatre chapitres comme échantillons.

II. *Quelques aspects islamiques fondamentaux de l'étude des morisques.*

1°) *Un monde politique post-almohade.*

Les morisques sont, tout comme leurs ancêtres mudéjares ou grenadins ou leurs frères du Maghreb, des héritiers politiques de l'empire almohade, sous bien des aspects. Ils vivent dans une certaine nostalgie politique de ce grand empire qui sut se faire respecter et craindre des chrétiens et dont le démembrement rapide et imprévisible après la bataille de Las Navas de Tolosa n'enlève rien à la grandeur d'une unité puissante de l'Islam d'Occident que les musulmans d'Al-Andalus, Grenadins ou soumis aux chrétiens, appellent de tous leurs vœux, avec l'aide de leurs frères du Maghreb. Dans un certain sens, la nostalgie politique d'un Islam d'Occident unifié ne réussit pas à éviter parfois les heurts entre souverains de Tunis, Tlemcen, Fez et Grenade, ni les batailles de clocher. Mais les structures socio-politiques et religieuses sont communes, et les Andalous jouent un rôle unificateur très important grâce à leurs émigrations et installations régulières au Maghreb. Il y a certainement une profonde unité sociale et politique entre le Maghreb et la Péninsule, avec un certain esprit conservateur, qui devait aider à préserver dans « les deux rives » de la Méditerranée Occidentale islamique les traditions de l'empire almohade.

En fait, les Turcs vont bénéficier auprès des morisques de ce schéma unitaire, qui ne se limite pas à la Péninsule, mais embrasse surtout le Maghreb dans une relation privilégiée, évi-

demment dans le cadre théologique de la *umma* ou communauté mondiale des musulmans, ou dans celui de plus en plus concret de l'empire turc des Ottomans.

Ce schéma politique des musulmans post-almohades est fondamental pour comprendre la vision politique des morisques du XVI^e siècle, dans leur vie islamique profonde et dans leur insertion politique comme musulmans d'Occident.

2°) *Unité et complémentarité des études sur les musulmans post-almohades.*

Pour l'étude des morisques, il faut tenir compte d'une conséquence importante de cette permanence de la structure unitaire politico-sociale de l'Islam d'Occident post-almohade : il faut éviter de trop fragmenter les études des quatre éléments de cette société musulmane post-almohade. On ne l'a fait que trop jusqu'à présent. Maghrébins, Grenadins, mudéjares et morisques vivent un même Islam dans des structures idéologiques et sociales semblables. Seules les structures politiques extérieures sont différentes, ce qui n'est pas peu, mais qui ne doit pas nous cacher cette unité. La diversité des sources pour la connaissance de chacun de ces quatre groupes de musulmans d'Occident accentue aussi leurs différences, et cache parfois l'unité d'une réalité sociale profonde.

Or, je crois que ces sources sont complémentaires et qu'elles doivent être étudiées conjointement — avec les sources islamologiques générales — pour enrichir notre connaissance des quatre secteurs majeurs de l'Islam post-almohade : Grenade et le Maghreb, mudéjares et morisques.

En effet, le Maghreb des XIII^e-XVI^e siècles nous est connu surtout par des chroniqueurs de dynasties, par les analyses sociologiques d'Ibn Khaldoun et par quelques témoignages documentaires d'étrangers, qui affectent surtout les ports maghrébins.

Grenade a sa propre tradition de chroniqueurs, mais aussi une grande abondance de documentation conservée par les chrétiens, surtout dans le domaine militaire, économique et archéologique, ce que nous n'avons pas pour le Maghreb de l'époque.

Pour les mudéjares, la documentation est des plus pauvres. Pratiquement sans documentation interne des *aljamas*, nous connaissons seulement leurs conflits avec la société chrétienne environnante, qui a conservé une certaine documentation sur ses relations avec les musulmans. Il est significatif que les meilleures études sur ces musulmans sous domination chrétienne concernent surtout le domaine socio-économique : démographie et fiscalité.

Avec les morisques, la documentation s'enrichit du moment que ces musulmans deviennent officiellement chrétiens et que la

société chrétienne — surtout l'Inquisition espagnole — s'octroie un droit de regard très sourcilieux sur leurs croyances et leurs activités. Mais de par l'origine très chrétienne de ces sources, la réalité islamique qu'elles nous révèlent est profondément distorsionnée.

Mais, malgré la diversité de nos sources d'information, il s'agit toujours de musulmans post-almohades qui vivent un même Islam. Il faut donc signaler l'avantage d'une étude complémentaire de ces quatre secteurs s'illuminant l'un l'autre avec leurs sources complémentaires et à la lumière d'un Islam commun.

3°) *La structure islamique des communautés mudéjares.*

Nous venons de présenter le caractère unitaire des quatre groupes de musulmans d'Occident post-almohades. Mais il faut aussi souligner leurs différences. Une d'elles est de taille : Maghrébins et Grenadins vivent sous une autorité politique musulmane, ce qui est la norme en Islam ; mudéjares et morisques, par contre, vivent sous un gouvernement non-musulman, ce qui est entièrement anormal aux yeux de l'Islam et du droit islamique, surtout au Moyen Age. La perte du pouvoir politique est un problème islamique d'une extrême gravité, que le christianisme ne connaît pas avec ce dramatisme, car celui-ci est né et s'est développé sans un pouvoir politique propre et il se conserve toujours avec ses structures ecclésiastiques plus ou moins liées aux sociétés où il vit, mais indépendantes. Par contre, l'Islam a dès ses débuts une vocation essentielle de pouvoir politique suprême. La perte en Espagne de ce pouvoir politique (c'est-à-dire le fait que des musulmans soient sous pouvoir chrétien, en Aragon à partir du XII^e et surtout à partir du XIII^e siècle en Andalousie, Valence, les Baléares et Murcie) devait théoriquement signifier la fin de la présence islamique dans les régions affectées par ce changement : par émigration ou par conversion au Christianisme. Certains, musulmans ou chrétiens, y ont songé. Mais l'enracinement profond des musulmans de la Péninsule dans la terre de leurs aïeux et leur attachement à la foi islamique, joints à une certaine politique des souverains chrétiens, ont trouvé une autre solution à la vie islamique sous le pouvoir politique chrétien : les communautés musulmanes ou *aljamas*.

Il est évident, à mon avis, que le thème des *aljamas* est entièrement à étudier. C'est une structure très originale de l'Islam d'Occident. Il est fondamental pour comprendre l'attachement des morisques du XVI^e siècle à l'Islam. La constitution des communautés musulmanes est en fait une application des principes islamiques — mais non pas des précisions du *fiqh* ou droit musulman — sur les chrétiens et juifs vivant sous le pouvoir politique musulman. Il est basé sur cinq grands axes d'action :

- 1°) reconnaître l'autorité de fait du pouvoir politique chrétien ;
- 2°) préserver une autonomie interne de la communauté religieuse, avec ses lois et ses croyances islamiques propres ;
- 3°) payer des impôts ;
- 4°) supporter les abus du pouvoir chrétien ;
- 5°) tout faire pour récupérer le pouvoir politique.

Evidemment, les musulmans se sentent sujets de droits, ces mêmes droits que l'Islam accorde par loi divine aux chrétiens et juifs. Mais, pour les autorités chrétiennes, ces droits ne sont même pas contractuels : ce sont des grâces ou privilèges toujours révocables. D'où les équivoques et frictions continues entre les musulmans et les chrétiens de la Péninsule. Et pour la loi chrétienne — à différence de l'Islam — ces communautés sont appelées à disparaître : par la conversion, par l'expulsion, voire par l'anéantissement. On devait bien le voir au XVI^e siècle espagnol.

On voit bien ce que l'étude des communautés musulmanes mudéjares peut apporter à la connaissance des morisques. C'est le lien fondamental entre la situation des musulmans du Maghreb et d'Al-Andalus islamiques et celle des musulmans du XVI^e siècle, officiellement christianisés, mais qui conservent leur foi grâce à une structure communautaire islamique originale, la *aljama*. Un seul exemple peut montrer son importance : le groupe des musulmans de Grenade impliqués par un procès d'Inquisition en 1728, qu'étudient Bernard Vincent et Soledad Carrasco Urgoiti. La survivance d'un groupe de musulmans grenadins pendant plus de deux siècles de gouvernement chrétien montre bien l'importance de cette cohésion islamique autour de ces communautés.

4°) *Des modèles opératoires islamologiques.*

Dans ces applications du principe fondamental d'étudier les morisques avant tout comme des musulmans, descendants et frères des musulmans d'Al-Andalus, du Maghreb et des *aljamias* mudéjares, nous nous trouvons avec le problème de l'absence de documents précisément sur la vie islamique des morisques et encore plus de leurs prédécesseurs mudéjares. Ceci s'ajoute au fait que même les chroniqueurs ou les documents d'Al-Andalus arabo-islamiques négligent souvent d'écrire sur les éléments fondamentaux de la vie des musulmans, supposés connus. Ces éléments sont parfois même inexprimables à cause d'un manque d'instruments conceptuels pour décrire certains phénomènes sociaux du Moyen Age, auxquels nous sommes sensibles aujourd'hui.

d'hui, mais qui n'intéressaient pas les historiens contemporains. Les exemples abondent.

Ici, l'application de modèles opératoires islamologiques généraux s'impose. Et le non-arabisant ne devrait pas se laisser intimider par mes collègues arabisants qui lui reprocheraient de ne pas savoir l'arabe. En premier lieu, l'arabe s'apprend et ce n'est pas une langue plus difficile que d'autres, malgré les difficultés que lui ajoutent les grammairiens arabes et arabisants. Mais surtout la connaissance de la plupart des structures de la société islamique peut s'acquérir à partir d'une étude intelligente de textes traduits et d'études en langues européennes, sans négliger évidemment la consultation des arabisants et islamologues et surtout la confrontation avec l'opinion des Arabes et musulmans eux-mêmes. La connaissance de l'arabe peut être utile pour un historien des phénomènes historiques en relation avec l'Islam. Elle ne se substitue nullement à la largeur de vue de la formation générale des historiens et encore moins remplace le manque de culture historique et d'intelligence des textes qu'on constate très souvent chez les arabisants professionnels.

Il faut donc souhaiter que des historiens de l'Islam et des musulmans eux-mêmes renouvellent les études sur les aspects islamiques des morisques, non pas en apportant de nouveaux textes, mais en les lisant mieux et en créant des modèles islamiques généraux, applicables aux morisques qui, en tant que musulmans, vivent les structures socio-idéologiques fondamentales de l'Islam.

Conclusions

Voici donc quelques idées simples sur l'importance des aspects islamiques dans l'étude des morisques. Les idées simples sont parfois évidentes, surtout pour beaucoup d'entre vous. Elles ne sont pas pour autant fausses, et il est parfois utile de les rappeler.

Je résume donc. Les morisques sont avant tout des musulmans, héritiers de la vie islamique d'Al-Andalus et des communautés musulmanes mudéjares et frères des musulmans du Maghreb et d'Orient. Politiquement, ils s'insèrent dans l'héritage post-almohade de l'Islam d'Occident, unifié dans sa vie islamique fondamentale. Mais mudéjares et morisques ont une situation socio-politique commune qui leur est propre : l'oppression du pouvoir politique chrétien. D'où l'importance de leur vie en *aljamas*, dont nous ne connaissons pas bien les structures. Finalement, pour une connaissance meilleure et plus approfondie de ces aspects fondamentaux islamologique des morisques il est

utile d'élargir la confrontation des sources qui les concernent directement à celle des mudéjares, grenadins et maghrébins post-almohades et à des modèles opératoires islamiques généraux. On aura ainsi une vision plus profonde des morisques, comme sujets de leur personnalité musulmane et non seulement comme objets marginaux des études hispaniques.